

La RÉVO-

LUTION et le



La RÉVOLUTION et
le TOURNANT des LUMIÈRES
Anthologie

TOURNANT

*Textes rassemblés par Laurence VANOFLEN
avec la collaboration de Colas DUFLO & Marc-André BERNIER*

des LUMIÈRES

SOMMAIRE

Anthologie

<i>Rousseau, Jean-Jacques (1712-1778), Les Confessions (1782) Livre II</i>	4
<i>Rousseau, Jean-Jacques, Les Confessions (1782) extrait 2 : Livre VI</i>	6
<i>Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814), Études de la nature (1784) étude X</i>	8
<i>Bernardin de Saint-Pierre, Paul et Virginie (1) (1788)</i>	10
<i>Bernardin de Saint-Pierre, Paul et Virginie (2) (1788)</i>	12
<i>Mercier, Louis-Sébastien (1739-1814), Tableau de Paris (1781-1788)</i>	14
<i>Burke, Edmund (1729-1797), Réflexions sur la Révolution de France (1790)</i>	16
<i>Volney, Constantin-François de Chassebœuf, Comte de (1757-1820), Les Ruines. Méditations sur les révolutions des empires (1791)</i>	20
<i>Charrière, Isabelle de (1740-1805), Lettres trouvées dans des porte-feuilles d'émigrés (1793) lettre IV, L. B. Fontbrune à Alphonse, p. 430-1</i>	24
<i>Condorcet, Jean-Antoine-Nicolas (Caritat de) marquis de, Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain (1795) Introduction</i>	26



Le Grand cabinet
HÔTEL DE SOUBISE | PARIS

<i>Restif de la Bretonne, Nicolas Edme (1734 -1806) Les Nuits révolutionnaires, Sept Nuits de Paris (1794) 4e Nuit, «Le 14 juillet»</i>	30
<i>Roland, Manon (1754-1793) Mémoires particuliers (1795)</i>	32
<i>Sénac de Meilhan, Gabriel (1736-1803), L'Emigré (1797) p. 259- 260, III, Lettre XXXVI</i>	36
<i>Sade, Donatien, marquis de, (1740-1814), La Nouvelle Justine ou les malheurs de la vertu suivie de l'histoire de Juliette, sa sœur (1801) IIIe Partie, lettre XXXVI</i>	38
<i>Staël, Germaine, baronne de, (1766-1817), De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales (1800)</i>	42
<i>Chateaubriand, René de, comte de, Le Génie du Christianisme (1802) Livre V, chapitre 5, Ruines des monuments chrétiens</i>	44
<i>B. A. Picard, Le Retour d'un émigré, ou Mémoires de M. d'Olban, contenant plusieurs anecdotes relatives à un grand nombre d'émigrés et de victimes de la révolution (1803)</i>	48
<i>Constant, Benjamin, Adolphe, Anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu (1816)</i>	50

LES CONFESIONS

JEAN-JACQUES ROUSSEAU 1782

Livre II

Dans le Livre 2 des Confessions, Rousseau relate plusieurs épisodes marquants de son enfance, dont celui où il est accusé d'avoir cassé un peigne, lors de son séjour chez le pasteur Lambercier. De cette première expérience de l'injustice, relatée dans sa dimension passée et ses retentissements présents, remonterait son engagement d'écrivain politique.



« On ne put m'arracher l'aveu qu'on exigeait. Repris à plusieurs fois et mis dans l'état le plus affreux, je fus inébranlable. J'aurais souffert la mort, et j'y étais résolu. Il fallut que la force même cédât au diabolique entêtement d'un enfant ; car on n'appela pas autrement ma constance. Enfin je sortis de cette cruelle épreuve en pièces, mais triomphant.

Il y a maintenant près de cinquante ans de cette aventure, et je n'ai pas peur d'être puni derechef pour le même fait ; hé bien ! je déclare à la face du ciel que j'en étais innocent, que je n'avais ni cassé ni touché le peigne, que je n'avais pas approché de la plaque, et que je n'y avais pas même songé. Qu'on ne me demande pas comment le dégât se fit, je l'ignore et ne le puis comprendre ; ce que je sais très certainement, c'est que j'en étais innocent.

Qu'on se figure un caractère timide et docile dans la vie ordinaire, mais ardent, fier, indomptable dans les passions ; un enfant toujours gouverné par la voix de la raison, toujours traité avec douceur, équité, complaisance, qui n'avait pas même l'idée de l'injustice, et qui pour la première fois en éprouve une si terrible de la part précisément des gens qu'il chérit et qu'il respecte le plus : quel renversement d'idées ! quel désordre de sentiments ! quel bouleversement dans son cœur, dans sa cervelle, dans tout son petit être intelligent et moral ! Je dis qu'on s'imagine tout cela, s'il est possible ; car pour moi je ne me sens pas capable de démêler, de suivre la moindre trace de ce qui se passait alors en moi.

Je n'avais pas encore assez de raison pour sentir combien les apparences me condamnaient, et pour me mettre à la place des autres. Je me tenais à la mienne, et tout ce que je sentais, c'était la rigueur d'un châtement effroyable pour un crime que je n'avais pas commis. La douleur du corps, quoique vive, m'était peu sensible ; je ne sentais que l'indignation, la rage, le désespoir. Mon cousin, dans un cas à peu près semblable, et qu'on avait puni d'une faute involontaire comme d'un acte prémédité, se mettait en fureur à mon exemple, et se montait, pour ainsi dire, à mon unisson. Tous deux dans le même lit, nous nous embrassions avec des transports convulsifs, nous étouffions ; et quand nos jeunes cœurs un peu soulagés pouvaient exhaler leur colère, nous nous levions sur notre séant, et nous nous mettions tous deux à crier cent fois de toute notre force : *Carnifex ! carnifex ! carnifex !*

Je sens en écrivant ceci que mon pouls s'élève encore ; ces moments me seront toujours présents, quand je vivrais cent mille ans. Ce premier sentiment de la violence et de l'injustice est resté si profondément gravé dans mon âme, que toutes les idées qui s'y rapportent me rendent ma première émotion ; et ce sentiment, relatif à moi dans son origine, a pris une telle consistance en lui-même, et s'est tellement détaché de tout intérêt personnel, que mon cœur s'enflamme au spectacle ou au récit de toute action injuste, quel qu'en soit l'objet et en quelque lieu qu'elle se commette, comme si l'effet en retombait sur moi. Quand je lis les cruautés d'un tyran féroce, les subtiles noirceurs d'un fourbe de prêtre, je partirais volontiers pour aller poignarder ces misérables, dussé-je cent fois y périr. Je me suis souvent mis en nage à poursuivre à la course ou à coups de pierre un coq, une vache, un chien, un animal que je voyais en tourmenter un autre, uniquement parce qu'il se sentait le plus fort. Ce mouvement peut m'être naturel, et je crois qu'il l'est ; mais le souvenir profond de la première injustice que j'ai soufferte y fut trop longtemps et trop fortement lié pour ne l'avoir pas beaucoup renforcé. »

LES CONFESIONS

JEAN-JACQUES ROUSSEAU 1782

Livre VI

Le livre VI des *Confessions*, consacré par Rousseau à évoquer le « court bonheur de sa vie » aux Charmettes, avec Mme de Warens, qu'il surnomme « Maman », relate un incident en apparence insignifiant, mais fondateur. Rousseau ouvre ici un paradigme-clé du genre autobiographique, de Chateaubriand à Proust, celui des signes mémoratifs.



« Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, Maman étoit en chaise à porteurs, et je la suivais à pied. Le chemin monte, elle étoit assez pesante, et craignant de trop fatiguer ses porteurs, elle voulut descendre à peu près à moitié chemin pour faire le reste à pied. En marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haie et me dit: voilà de la pervenche encore en fleur. Je n'avois jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, et j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jetai seulement en passant un coup d'œil sur celle-là, et près de trente ans se sont passés sans que j'aie revu de la pervenche, ou que j'y aie fait attention. En 1764 étant à Cressier avec mon ami M. du Peyrou, nous montions une petite montagne au sommet de laquelle il a un joli salon qu'il appelle avec raison Bellevue. Je commençais alors d'herboriser un peu. En montant et regardant parmi les buissons je pousse un cri de joie: ah voilà de la pervenche; et c'en étoit en effet. Du Peyrou s'aperçut du transport, mais il en ignora la cause; il l'apprendra, je l'espère lorsqu'un jour il lira ceci. »

ÉTUDES DE LA NATURE

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE 1784

Étude X

Dans les *Études de la nature*, Bernardin de Saint-Pierre présente une description de la nature entièrement finalisée, témoignage universel d'une Providence bienveillante. Ce faisant il invente une manière de décrire la nature, et en particulier la nature exotique, qui inspirera toute la génération des romantiques, et au-delà.



J'ai vu aussi dans les nuages des tropiques, de toutes les couleurs qu'on puisse apercevoir sur la terre, principalement sur la mer et dans les tempêtes. Il y en a alors de cuivrées, de couleur de fumée de pipe, de brunes, de rousses, de noires, de grises, de livides, de couleur marron et de celle de gueule de four enflammé. Quant à celles qui y paraissent dans les jours sereins, il y en a de si vives et de si éclatantes, qu'on n'en verra jamais de semblables dans aucun palais, quand on y rassemblerait toutes les pierreries du Mogol. Quelquefois les vents alizés du nord-est ou du sud-est, qui y soufflent constamment, cardent les nuages comme si c'étaient des flocons de soie ; puis ils les chassent à l'occident, en les croisant les uns sur les autres, comme les mailles d'un panier à jour. Ils jettent sur les côtés de ce réseau les nuages qu'ils n'ont pas employés, et qui ne sont pas en petit nombre ; ils les roulent en énormes masses blanches comme la neige, les contournent sur leurs bords en forme de croupes, et les entassent les uns sur les autres, comme les Cordillères du Pérou, en leur donnant des formes de montagnes, de cavernes et de rochers ; ensuite, vers le soir, ils calmissent un peu, comme s'ils craignaient de déranger leur ouvrage. Quand le soleil vient à descendre derrière ce magnifique réseau, on voit passer par toutes ses losanges une multitude de rayons lumineux qui y font un tel effet, que les deux côtés de chaque losange qui en sont éclairés, paraissent relevés d'un filet d'or, et les deux autres, qui devraient être dans l'ombre, sont teints d'un superbe nacarat. Quatre ou cinq gerbes de lumière, qui s'élèvent du soleil couchant jusqu'au zénith, bordent de franges d'or les sommets indécis de cette barrière céleste, et vont frapper des reflets de leurs feux les pyramides des montagnes aériennes collatérales, qui semblent alors être d'argent et de vermillon. C'est dans ce moment qu'on aperçoit au milieu de leurs croupes redoublées une multitude de vallons qui s'étendent à l'infini, en se distinguant à leur ouverture par quelque nuance de couleur de chair ou de rose. Ces vallons célestes présentent dans leurs divers contours des teintes inimitables de blanc, qui fuient à perte de vue dans le blanc, ou des ombres qui se prolongent sans se confondre sur d'autres ombres. Vous voyez, çà et là, sortir des flancs caverneux de ces montagnes, des fleuves de lumière qui se précipitent en lingots d'or et d'argent sur des rochers de corail. Ici ce sont des sombres rochers percés à jour, qui laissent apercevoir par leurs ouvertures le bleu pur du firmament ; là ce sont de longues grèves sablées d'or, qui s'étendent sur de riches fonds du ciel, ponceaux, écarlates, et verts comme l'émeraude. La réverbération de ces couleurs occidentales se répand sur la mer, dont elle glace les flots azurés de safran et de pourpre. Les matelots, appuyés sur les passavants du navire, admirent en silence ces paysages aériens. Quelquefois ce spectacle sublime se présente à eux à l'heure de la prière, et semble les inviter à élever leurs cœurs comme leurs vœux vers les cieux. Il change à chaque instant : bientôt ce qui était lumineux est simplement coloré, et ce qui était coloré est dans l'ombre. Les formes en sont aussi variables que les nuances ; ce sont tour à tour, des îles, des hameaux, des collines plantées de palmiers, de grands ponts qui traversent des fleuves, des campagnes d'or, d'améthystes, de rubis, ou plutôt ce n'est rien de tout cela, ce sont des couleurs et des formes célestes, qu'aucun pinceau ne peut rendre ni aucune langue exprimer.

PAUL ET VIRGINIE

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE 1788

(1)

D'abord paru dans le 4^e volume des *Études de la nature*, la pastorale exotique de *Paul et Virginie* connaît très rapidement un succès fulgurant et une vie autonome, faisant l'objet de multiples adaptations et séries d'illustrations. Deux mères élèvent leurs enfants, Paul et Virginie, dans un lieu retiré de la lointaine île de France (aujourd'hui Île Maurice), loin des préjugés et de la corruption de la société française qui les a rejetées.



Quand on en rencontrait un quelque part, on était sûr que l'autre n'était pas loin. Un jour, que je descendais du sommet de cette montagne, j'aperçus, à l'extrémité du jardin, Virginie, qui accourait vers la maison, la tête couverte de son jupon qu'elle avait relevé par derrière, pour se mettre à l'abri d'une ondée de pluie. De loin, je la crus seule ; et m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenait Paul par le bras, enveloppé presque en entier de la même couverture, riant l'un et l'autre d'être ensemble à l'abri sous un parapluie de leur invention. Ces deux têtes charmantes renfermées sous ce jupon bouffant, me rappelèrent les enfants de Léda, enclos dans la même coquille.

Toute leur étude était de se complaire et de s'entraider. Au reste, ils étaient ignorants comme des Créoles, et ne savaient ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétaient pas de ce qui s'était passé dans des temps reculés et loin d'eux ; leur curiosité ne s'étendait pas au-delà de cette montagne. Ils croyaient que le monde finissait où finissait leur île ; et ils n'imaginaient rien d'aimable où ils n'étaient pas. Leur affection mutuelle, et celle de leurs mères, occupaient toute l'activité de leurs âmes. Jamais des sciences inutiles n'avaient fait couler leurs larmes ; jamais les leçons d'une triste morale ne les avaient remplis d'ennui. Ils ne savaient pas qu'il ne faut pas dérober, tout chez eux étant commun ; ni être intempérant, ayant à discrétion des mets simples ; ni menteur, n'ayant aucune vérité à dissimuler. On ne les avait jamais effrayés, en leur disant que Dieu réserve des punitions terribles aux enfants ingrats ; chez eux, l'amitié filiale était née de l'amitié maternelle. On ne leur avait appris de la religion que ce qui la fait aimer ; et s'ils n'offraient pas à l'église de longues prières ; partout où ils étaient, dans la maison, dans les champs, dans les bois, ils levaient vers le ciel des mains innocentes et un cœur plein de l'amour de leurs parents.

PAUL ET VIRGINIE

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE 1788

(2)

Après l'innocence de l'enfance, les troubles de l'adolescence s'annoncent dans le corps de Virginie, à l'unisson avec la nature dans laquelle elle baigne.



Un de ces étés qui désolent de temps à autre les terres situées entre les tropiques, vint étendre ici ses ravages. C'était vers la fin de décembre, lorsque le soleil au capricorne échauffe pendant trois semaines l'île de France de ses feux verticaux. Le vent du sud-est qui y règne presque toute l'année, n'y soufflait plus. De longs tourbillons de poussière s'élevaient sur les chemins, et restaient suspendus en l'air. La terre se fendait de toutes parts ; l'herbe était brûlée ; des exhalaisons chaudes sortaient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étaient desséchés. Aucun nuage ne venait du côté de la mer. Seulement pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevaient de dessus ses plaines, et paraissaient au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportait aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée. L'orbe de la lune tout rouge, se levait dans un horizon embrumé d'une grandeur démesurée. Les troupeaux abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisaient retentir les vallons de tristes mugissements. Le Cafre même qui les conduisait, se couchait sur la terre, pour y trouver de la fraîcheur ; mais partout, le sol était brûlant, et l'air étouffant retentissait du bourdonnement des insectes qui cherchaient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux.

Dans une de ces nuits ardentes, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son mal. Elle se levait, elle s'asseyait, elle se recouchait, et ne trouvait dans aucune attitude, ni le sommeil, ni le repos. Elle s'achemine, à la clarté de la lune, vers sa fontaine ; elle en aperçoit la source, qui, malgré la sécheresse, coulait encore en filets d'argent sur les flancs bruns du rocher. Elle se plonge dans son bassin. D'abord la fraîcheur ranime ses sens, et mille souvenirs agréables se présentent à son esprit. Elle se rappelle que dans son enfance, sa mère et Marguerite s'amusaient à la baigner avec Paul dans ce même lieu ; que Paul ensuite, réservant ce bain pour elle seule, en avait creusé le lit, couvert le fond de sable, et semé sur ses bords des herbes aromatiques. Elle entrevoit dans l'eau, sur ses bras nus et sur son sein, les reflets des deux palmiers plantés à la naissance de son frère et à la sienne, qui entrelaçaient au-dessus de sa tête leurs rameaux verts et leurs jeunes cocos. Elle pense à l'amitié de Paul, plus douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que les palmiers unis ; et elle soupire. Elle songe à la nuit, à la solitude, et un feu dévorant la saisit. Aussitôt elle sort, effrayée, de ces dangereux ombrages, et de ces eaux plus brûlantes que les soleils de la zone torride. Elle court auprès de sa mère chercher un appui contre elle-même. Plusieurs fois, voulant lui raconter ses peines, elle lui pressa les mains dans les siennes ; plusieurs fois, elle fut près de prononcer le nom de Paul, mais son cœur oppressé laissa sa langue sans expression, et posant sa tête sur le sein maternel, elle ne put que l'inonder de ses larmes.

TABLEAU DE PARIS

LOUIS-SÉBASTIEN MERCIER 1781-8

Ch. III, « Physionomie de la grande ville »

Dès les premiers chapitres du *Tableau de Paris*, Mercier s'emploie à donner une vision à la fois concrète et actuelle de son sujet; la nouveauté, par rapport aux genres existants du récit de voyage ou du guide touristique, apparaît.

●

« Voulez-vous juger Paris physiquement ? Montez sur les tours de Notre-Dame. La ville est ronde comme une citrouille ; le plâtre qui forme les deux tiers matériels de la ville, et qui est tout à la fois noir et blanc, annonce qu'elle est bâtie de craie, et qu'elle repose sur la craie. La fumée éternelle qui s'élève de ces cheminées innombrables dérober à l'œil le sommet pointu des clocher ; on voit comme un nuage qui se forme au-dessus de tant de maisons, et la transpiration de cette ville est pour ainsi dire sensible.

La rivière qui la partage, la coupe presque régulièrement en deux part égales ; mais les édifices se portent depuis quelques années du côté nord.

Je passerai sous silence sa position topographique, ainsi que la description de ses édifices, de ses monuments, de ses curiosités en tout genre ; parce que je fais plus de cas de l'esprit et du caractère de ses habitants, que de toutes ces nomenclatures qu'on trouvera dans les *Etrennes Mignonnes*. C'est au moral que je me suis attaché ; il ne faut que des yeux pour voir le reste.

Je dois seulement considérer que son ciel en général est sujet à la plus grande inconstance, et beaucoup plus humide que froid. »

RÉFLEXIONS SUR LA RÉVOLUTION DE FRANCE

EDMUND BURKE 1790

Homme politique libéral (whig), Burke a soutenu la Révolution américaine, aussi surprend-il lorsqu'il s'oppose vivement aux défenseurs de la Révolution française, dont Price, qui se réclamaient des droits de l'homme, fondés sur la raison, « à choisir ceux qui nous gouvernent et à instituer notre propre forme de gouvernement ». Contre Price, et contre les Lumières, Burke défend la Révolution anglaise de 1688 et les principes de la tradition, de l'honneur, et des préjugés, en mettant habilement à profit les valeurs sentimentales. Son essai annonce du reste de façon prophétique l'exécution de Louis XVI et Marie-Antoinette, la Terreur, ou l'émergence d'un pouvoir militaire.

●

Extrait 1.

« Mais l'âge de la chevalerie est passé. Celui des sophistes, des économistes et des calculateurs lui a succédé ; et la gloire de l'Europe est éteinte à jamais. Jamais, jamais plus nous ne reverrons cette généreuse loyauté envers le rang et envers le sexe ; cette soumission fière, cette digne obéissance, et cette subordination du cœur qui, jusque dans la servitude, conservait vivant l'esprit d'une liberté haute et grave. [...] C'est l'esprit de chevalerie qui est parvenu, sans recourir à la force et sans rencontrer de résistance, à dompter la frénésie de l'orgueil et du pouvoir, à contraindre les souverains à se courber sous le joug bienfaisant de l'estime sociale, à plier l'autorité rigide aux règles de l'élégance et à imposer au despotisme, vainqueur de toute loi, l'empire des bonnes manières.

Mais à présent, on va nous changer tout cela. Toutes les plaisantes fictions qui allégeaient l'autorité et assouplissaient l'obéissance, qui assuraient l'harmonie des différents aspects de la vie, et qui faisaient régner dans la vie politique, par une assimilation insensible, les mêmes sentiments qui embellissent et adoucissent la vie privée, toutes ces douces illusions vont se dissiper sous l'assaut irrésistible des lumières de la raison. [...] Le régicide, le parricide, et le sacrilège ne seront plus fictions propres à corrompre la jurisprudence par d'inutiles complications. Le meurtre d'un roi ou d'une reine, d'un évêque ou d'un père, ne sera qu'un simple homicide ; et s'il se trouvait que de tels homicides tournassent d'une manière quelconque au profit du peuple, ils seraient alors éminemment excusables et n'appelleraient pas d'examen trop sévère.

D'après le système de cette philosophie barbare, qui n'a pu naître que dans des cœurs glacés et des cervelles brouillées - système aussi dépourvu de sagesse et de solidité que de bon goût et d'élégance - les lois n'auront plus d'autres gardiens que la terreur qu'elles inspirent et l'importance que chacun peut y attacher pour des raisons personnelles. Dans le jardin de leur académie, on ne verra se dresser au bout de chaque allée que la potence. »
(p. 97-8)

Extrait 2.

Après les critiques de la philosophie, qui a dicté les revendications des « droits de l'homme », vient la défense de la tradition et des préjugés, qui fondent plus solidement, selon lui, l'ordre moral et social. La philosophie de l'histoire qu'il développe influencera la pensée contre-révolutionnaire.

« En Angleterre, nous n'avons pas encore été vidés de nos entrailles naturelles ; dans notre for intérieur, nous sentons toujours vibrer, nous chérissons toujours ces sentiments innés qui sont les fidèles gardiens et les conseillers actifs de notre devoir, comme ils sont les vrais soutiens des mœurs libérales et viriles. Nous n'avons pas été préparés et troussés pour nous faire bourrer, tels des oiseaux de musée, de paille, de chiffons et de rognures de papier barbouillés des *Droits de l'homme*. [...] Nous craignons Dieu, nous levons les yeux avec respect vers nos rois, avec affection vers les parlements, avec soumission vers les magistrats, avec révérence vers les prêtres et avec déférence vers la noblesse. [...]

Vous voyez que dans ce siècle de lumières je ne crains pas d'avouer que chez la plupart d'entre nous les sentiments sont restés à l'état de nature ; qu'au lieu de secouer tous les vieux préjugés nous y tenons au contraire tendrement ; et j'ajouterai même, pour notre plus grande honte, que nous les chérissons parce que ce sont des préjugés - et que plus longtemps ces préjugés ont régné, plus ils sont répandus, plus nous les aimons. C'est que nous craignons d'exposer l'homme à vivre et à commercer avec ses semblables en ne disposant que de son propre fonds de raison, et cela parce que nous soupçonnons qu'en chacun ce fonds est petit, et que les hommes feraient mieux d'avoir recours, pour les guider, à la banque générale et au capital constitué des nations et des siècles. Beaucoup de nos penseurs, au lieu de mettre au rebut les préjugés communs, emploient toute leur sagacité à découvrir la sagesse cachée qu'ils renferment. S'ils parviennent à leur but, et rarement ils le manquent, ils estiment qu'il vaut mieux garder le préjugé avec ce qu'il contient de raison que de se défaire de l'enveloppe et ne garder que la raison toute nue ; et cela parce qu'un préjugé donne à la raison qu'il contient le motif qui fait sa force agissante et l'attrait qui assure sa permanence. En cas d'urgence le préjugé est prêt à servir ; il a déjà déterminé l'esprit à ne s'écarter jamais de la voie de la sagesse et de la vertu, si bien qu'au moment de la décision, l'homme n'est pas abandonné à l'hésitation, travaillé par le doute et la perplexité. Le préjugé fait de la vertu une habitude et non une suite d'actions isolées. » (p. 110-111)

LES RUINES. MÉDITATIONS SUR LES RÉVOLUTIONS DES EMPIRES

VOLNEY 1791

Après un récit d'ethnographe, le *Voyage en Égypte et en Syrie* (1788), Volney publie trois ans plus tard un ouvrage à succès, à une époque où l'on se passionnait pour les fouilles archéologiques. Les lieux visités en 1784 y deviennent, pour l'historien, le cadre d'une révélation sur l'Histoire, une discipline que Volney représentera à l'Ecole Normale. Les ruines prennent une double valeur, à la fois politico-symbolique et poétique. Pour le révolutionnaire qu'il est, député du Tiers Etat en 1789, elles sont en effet un médium de la Loi naturelle et témoignent de la vanité des empires passés.



Extrait 1.

Invocation

Je vous salue, ruines solitaires, tombeaux saints, murs silencieux ! C'est vous que j'invoque, c'est à vous que j'adresse ma prière. Oui ! Tandis que votre aspect repousse d'un secret effroi les regards du vulgaire, mon cœur trouve à vous contempler le charme des sentiments profonds et des hautes pensées. Combien d'utiles leçons, de réflexions touchantes ou fortes n'offrez-vous pas à l'esprit qui sait vous consulter !

C'est vous qui, lorsque la terre entière asservie, se taisait devant les tyrans, proclamiez déjà les vérités qu'ils détestent, et qui, confondant la dépouille des rois avec celle du dernier esclave, attestiez le saint dogme de l'EGALITE. C'est dans votre enceinte, qu'amant solitaire de la LIBERTE, j'ai vu m'apparaître son génie, non tel que se le peint un vulgaire insensé, armé de torches et de poignards, mais sous l'aspect auguste de la justice, tenant en ses mains les balances sacrées où se pèsent les actions des mortels aux portes de l'éternité. [...]

O ruines ! Je retournerai vers vous prendre vos leçons ! Je me replacerai dans la paix de vos solitudes, et là, éloigné du spectacle affligeant des passions, j'aimerai les hommes sur des souvenirs, je m'occuperai de leur bonheur, et le mien se composera de l'idée de l'avoir hâté. »

Extrait 2.

Ces méditations donnent lieu à des pages de poésie descriptive, avant celles de René ou Atala, comme dans ce début du chapitre 1.

Ch. 1

« Chaque jour je sortais pour visiter quelqu'un des monuments qui couvrent la plaine. Et un soir que, l'esprit occupé de réflexions, je m'étais avancé jusqu'à la vallée des sépulcres, je montai sur les hauteurs qui la bordent et d'où l'œil domine à la fois l'ensemble des ruines et l'immensité du désert.

Le soleil venait de se coucher. Un bandeau rougeâtre marquait encore sa trace à l'horizon lointain des monts de la Syrie. La pleine lune à l'Orient s'élevait sur un fond bleuâtre, aux plaines rives de l'Euphrate. Le ciel était pur, l'air calme et serein. L'éclat mourant du jour tempérerait l'horreur des ténèbres, la fraîcheur naissante de la nuit calmait les feux de la terre embrasée, les pâtres avaient retiré leurs chameaux. L'œil n'apercevait plus aucun mouvement sur la terre monotone et grisâtre. Un vaste silence régnait sur le désert. Seulement, à de longs intervalles, on entendait les lugubres cris de quelques oiseaux de nuit et de quelques chacals....

Ces lieux solitaires, cette soirée paisible, cette scène majestueuse imprimèrent à mon esprit un recueillement religieux. L'aspect d'une grande cité déserte, la mémoire des temps passés, la comparaison de l'état présent- tout éleva mon cœur à de hautes pensées. Et là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt portant mes regards sur le désert, tantôt les fixant sur les ruines, je m'abandonnai à une rêverie profonde. »

LETTRES TROUVÉES DANS DES PORTE-FEUILLES D'ÉMIGRÉS

ISABELLE DE CHARRIERE 1793

Dans ce roman sur l'émigration écrit à chaud, la romancière suisse fait se croiser les lettres de quatre émigrés et d'un officier sans-culotte, lié d'amitié avant la révolution avec l'un d'entre eux, Alphonse. Les hasards de la guerre civile amènent l'officier, Laurent Fontbrune, chargé de réprimer l'insurrection de Vendée, à séjourner dans la famille d'Alphonse dont il va devenir le défenseur. En pleine Terreur, le croisement des points de vue (aidé par l'amitié et la naissance de l'amour) est l'occasion de mettre à distance les fanatismes et de déjouer les mots d'ordre partisans.



Lettre II.

De L. Fontbrune à Alphonse

De la Vendée, ce 24 avril 1793

Je pouvais dater ma lettre d'une manière plus précise, mais j'aurais trop fait palpiter ton cœur. L'endroit d'où je t'écris est exactement celui d'où tu m'écrivais, quand il n'y avait encore ni émigré ni jacobins. Tu t'es mis au nombre des uns, moi je me suis joint aux autres ; cependant nous sommes encore amis. *Oui, soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en conjure*¹. Qui de nous deux est le Cinna ? qui des deux l'Auguste ? lequel des deux est le conspirateur ? lequel sera le maître et pourra faire grâce à l'autre ? En vérité je n'en sais plus rien ; la tête m'a tourné, je en sais plus ce que je suis ni ce que je veux ; je t'aimais toi, mais tu es le seul de ton arrogante caste que j'aie jamais pu souffrir. Ton cousin C. a pu te dire ce que mon patron, le brave Truguet, a eu à supporter de tes polissons de gentils hommes ; juge d'après cela comment j'étais traité, moi, polisson moi-même, moi aussi brave qu'aucun d'eux, plus instruit que la plupart d'entre eux, mais sans prudence sans expérience encore, et n'ayant rien fait qui put m'attirer des égards. Je les ai donc haïs, et ils le méritaient. Mon frère s'est fait nommer de la législation ; il était Girondin, il était jacobin ; aujourd'hui même il préside à la Convention. Il n'est jamais allé aussi loin que beaucoup d'autres. N'est-il pas allé déjà beaucoup trop loin, et moi ne fais-je pas ici une guerre injuste autant que cruelle ? Je n'en sais plus rien, comme je te l'ai déjà dit : dans ce moment, quoique vainqueur, je suis hors de combat, et dans un sens poétique je suis vaincu et contraint à brûler *de plus de feux que je n'en allumai*². Ma blessure (tu croiras que je parle encore en poète, mais non, j'en ai une très réelle et très vulgaire à la cuisse gauche), ma blessure m'a mis hors de combat, et sous prétexte qu'il fallait me laisser ici pour contenir des mutins, des fanatiques, j'ai obtenu de rester au milieu des plus aimables anges qui soient au paradis – au ciel, devrais-je dire. J'ai si peu fréquenté jusqu'ici les anges, que je ne savais pas trop leur demeure ; mais à présent je sais quelle est l'habitation de l'élite des anges ; à coup sûr elle est ici. J'avais déjà entrevu la belle-mère de ta Germaine et ses demi-sœurs avant le dernier combat ; elles étaient dans une autre terre chez une parente ; nos troupes se portant dans ce canton, elles sont revenues chez elles, et nous sommes venus encore y troubler leur repos. Repos ! Qu'est-ce que du repos ? C'est au fond de l'ennui. Belle Pauline, ne vaut-il pas autant m'avoir chez vous et panser mes blessures... voilà à présent de la poésie, car Pauline ne me touche pas du bout du doigt) que de végéter comme une fleur des champs que nul ne regarde, que nul n'admire ? Belle Pauline, ne m'aimerez-vous pas ? ne m'aimez-vous pas déjà un peu ? Mon grand-père était boulanger pour tout le monde ; le vôtre était lieutenant-général des armées du Roi : mon père est procureur, quoique très honnête homme ; le vôtre quoique très honnête aussi, est dans l'armée d'un très médiocre Prince qui n'aime point son pays, qui était vil courtisan avant d'être un petit conjurateur, faisant actuellement des statuts militaires sous la dictée d'une maîtresse surannée, et n'ayant pas encore tué une mouche avec une armée de son estoc, qui ne fait du bruit que dans de misérables gazettes... Mais où m'entraîne mon saint patriotisme ? Belle Pauline, je vous oubliais et m'oubliais moi-même ; il ne s'agit pourtant que de vous et de moi. »

1. Réminiscence du vers de Corneille, dans *Cinna ou la clémence d'Auguste*, (V, 3).

2. Racine, *Andromaque*, I, 4, déclaration de Pyrrhus à Andromaque.

ESQUISSE D'UN TABLEAU HISTORIQUE DES PROGRÈS DE L'ESPRIT HUMAIN

CONDORCET 1795

Composé par un auteur obligé de vivre dans la clandestinité, depuis le 8 juillet 1793, et enveloppé dans le décret d'accusation contre les Girondins depuis le 8 octobre, l'Esquisse est publiée à titre posthume. Elle expose la théorie de la perfectibilité et illustre, par ses circonstances de composition, la foi que Condorcet voue au progrès. Dès les premières pages, Condorcet expose le but de son essai historique, conforme à celui de toute sa carrière : contribuer aux progrès de l'humanité.

-

Extrait 1.

« Ce tableau est donc historique, puisque, assujéti à de perpétuelles variations, il se forme par l'observation successives des sociétés humaines aux différentes époques qu'elles ont parcourues. Il doit présenter l'ordre des changements, exposer l'influence qu'exerce chaque instant sur celui qui le remplace, et montrer ainsi, dans les modifications qu'a reçues l'espèce humaine, en se renouvelant sans cesse au milieu de l'immensité des siècles, la marche qu'elle a suivie, les pas qu'elle a faits vers la vérité et le bonheur. Ces observations, sur ce que l'homme a été, sur ce qu'il est aujourd'hui, conduiront ensuite aux moyens d'assurer et d'accélérer les nouveaux progrès que sa nature lui permet d'espérer encore.

Tel est donc le but de l'ouvrage que j'ai entrepris, et dont le résultat sera de montrer, par le raisonnement et par les faits, qu'il n'a été marqué aucun terme au perfectionnement des facultés humaines ; que la perfectibilité de l'homme est réellement indéfinie ; que les progrès que cette perfectibilité, désormais indépendante de toute puissance qui voudrait les arrêter, n'ont d'autre terme que la durée du globe où la nature nous a jetés. Sans doute, ces progrès pourront suivre une marche plus ou moins rapide, mais jamais elle ne sera rétrograde ; du moins, tant que la terre occupera la même place dans le système de l'univers, et que les lois générales de ce système ne produiront sur ce globe, ni un bouleversement général, ni des changements qui ne permettraient plus à l'espèce humaine d'y conserver, d'y déployer les mêmes facultés, et d'y trouver les mêmes ressources. » (GF, p. 80-1)

Extrait 2.

Dans l'évocation de ces progrès, la 10^e (et dernière) époque ouvre une perspective visionnaire sur les siècles à venir, incluant la question sociale, la colonisation et le développement ; le machinisme, et même l'homme augmenté du post-humanisme. Les théoriciens actuels de ce mouvement ne manquent d'ailleurs pas de se réclamer du philosophe.

« Dixième époque. Des progrès futurs de l'esprit humain

Nos espérances sur l'état à venir de l'espèce humaine peuvent se réduire à ces trois points importants : la destruction de l'inégalité entre les nations, les progrès de l'égalité dans un même peuple ; enfin, le perfectionnement réel de l'homme. Toutes les nations doivent-elles se rapprocher un jour de l'état de civilisation où sont parvenus les peuples plus éclairés, les plus libres, les plus affranchis de préjugés, tels que les Français et les Anglo-Américains ? Cette distance immense qui sépare les peuples de la servitude des nations soumises à un roi, de la barbarie des peuplades africaines, de l'ignorance des sauvages, doit-elle peu à peu s'évanouir ?

Cette différence de lumières, de moyens ou de richesses, observée jusqu'à présent chez tous les peuples civilisés entre les différentes classes qui composent chacun d'entre eux ; cette inégalité, que les premiers progrès de la société ont augmentée, et pour ainsi dire produite, tient-elle à la civilisation même, ou aux imperfections actuelles de l'art social ? Doit-elle continuellement s'affaiblir pour faire place à cette égalité de fait, dernier but de l'art social, qui, diminuant même les effets de la différence naturelle des facultés, doit laisser plus subsister qu'une inégalité utile à l'intérêt de tous, parce qu'elle favorisera les progrès de la civilisation, de l'instruction et de l'industrie, sans entraîner, ni dépendance, ni humiliation, ni appauvrissement ? En un mot, les hommes approcheront-ils de cet état où tous auront des lumières nécessaires pour se conduire d'après leur propre raison dans les affaires communes de la vie, et la maintenir exempte de préjugés, pour bien connaître leurs droits et les exercer d'après leur opinion et conscience ; où tous pourront, par le développement de leurs facultés, obtenir des moyens sûrs de pourvoir à leurs besoins ; où, enfin, la stupidité et la misère ne seront plus que des accidents, et non l'état habituel d'une portion de la société ?

Enfin, l'espèce humaine doit-elle s'améliorer, soit par de nouvelles découvertes dans les sciences et les arts ; soit par des progrès dans les principes de conduite et dans la morale pratique ; soit enfin par le perfectionnement réel des facultés intellectuelles, morales et physiques, qui peut être également la suite, ou de celui des instruments qui augmentent l'intensité ou dirigent l'emploi de ces facultés, ou même de celui de l'organisation naturelle ? » (p. 267-8).

LES NUITS RÉVOLUTIONNAIRES, SEPT NUITS DE PARIS

RESTIF DE LA BRETONNE 1794

4^e Nuit, « Le 14 juillet »

Démarrant pendant la tenue des Etats Généraux, les Nuits révolutionnaires alternent la chronique des faits révolutionnaires, et des anecdotes singulières dont le titre figure dans la table des matières. La prise de la Bastille est ainsi relatée par un narrateur cantonné au rôle de badaud horrifié.



« Je m'étais levé tard, pour achever les *Tableaux de la vie* que j'envoyais à New-Wied : je sors vers les trois heures et demie, la tête encore embarrassée, et je m'avance comme un homme ivre, du côté du Pont Notre-Dame. Le grand jour, occasionné par le dégagement, commençait à m'éveiller ; je respirais, librement lorsque j'aperçois devant moi une foule tumultueuse. Je n'en fus pas surpris... Je m'avance, et... ô spectacle d'horreur ! ce sont deux têtes, que je vois au bout d'une pique !

Effrayé ! Je m'informe... « C'est, me dit un boucher, les têtes de Flesselles, et de Launay... » A ces mots, je frissonne ! Je vois un nuage de maux s'élever sur la capitale infortunée des Français... On me trompait cependant en partie : la tête de Flesselles, défigurée par le coup de pistolet qui venait de terminer sa vie, roulait avec les flots de la Seine. C'était de Launay et son major, que je voyais outrager !

Je m'avance : mille voix servent d'organes à la Renommée... « La Bastille est prise... » Je n'en crus rien, et j'avançai, pour en aller voir le siège... Au milieu de la Grève¹, je trouve un corps, tronqué de sa tête, étendu au milieu du ruisseau, et qu'environnaient cinq ou six indifférents. Je questionne... C'est le gouverneur de la Bastille...

Quelles réflexions ! Cet homme, qui naguère ne répondait au désespoir des malheureux, ensevelis tout vivants sous sa garde, que par d'exécrables ministres, le voilà ! ... J'avançai, sans m'informer davantage : mon âme éprouvait trop de sensations : elle n'aurait pu, dans son émotion orageuse, entendre des détails.

Après avoir remonté l'arcade de l'Hôtel-de-Ville, je rencontre des cannibales ; l'un, je l'ai vu, réalisait un horrible mot, prononcé depuis, il portait au bout d'un *taillecime* les viscères sanglants d'une victime de la fureur, et cet horrible bouquet ne faisait frémir personne !... »

—

1. Nom de la place publique sur laquelle avaient lieu les exécutions.

MÉMOIRES PARTICULIERS

MANON ROLAND 1795

Livre I

Arrêtée le 31 mai 1793, Mme Roland, épouse d'un ex-ministre Girondin en butte à une propagande haineuse de la part des jacobins, est la fille d'un artisan graveur. A partir du 9 août, à la prison Ste Pélagie elle occupe ses mois de détention et d'attente d'un procès à retracer sa vie. Avec une franchise rare, elle raconte un épisode déterminant de son enfance : l'attentat à la pudeur commis par un jeune apprenti de son père, peu avant sa première communion. Profitant de l'ignorance de l'enfant qui n'ose rien dire, il réitère son acte.



« Un jour que mon père m'avait fait travailler quelques instants à ses côtés, et qu'il se trouva subitement appelé dehors, j'allais sortir après lui de l'atelier lorsque je ne sais quelle fanfare se fait entendre sur le Pont-Neuf près duquel était située la maison que nous habitons, quai de l'Horloge, au second étage. Je lève la tête et monte sur un tabouret, parce que ma petite taille et l'élévation de la fenêtre ne me permettaient pas de bien voir autrement. « Montez sur le bord de l'établi », me dit le jeune homme, en m'aidant à le faire. Les autres sortent pour aller voir ce qui se passait, il se tient derrière moi et, lorsque je suis pour descendre, plaçant ses mains sous mes bras, il m'enlève, en me prenant sur lui de manière que mes jupes se relevaient et que je me trouvais presque à l'instant assise sur ses genoux, car il s'asseyait en même temps sur un siège, et je sentis derrière moi cette chose extraordinaire....- Mais, monsieur, laissez moi donc ! – Quoi ! vous avez encore peur ? je ne vous fais pas de mal. – Mais je veux m'en aller, mes habits...- Eh bien ! vos habits, je vais les ranger. » Il porte une main hardie là où n'atteignait point autre chose et cherche à la rendre caressante. Je voulais me débattre, et m'efforçant de repousser ses bras, de changer de situation, je glisse mes pieds à terre et jette un coup d'œil sur son visage, j'en eus horreur : les yeux semblaient lui sortir de la tête, ses narines étaient élargies, je fus prête à m'évanouir. Il s'aperçut de cette sensation et, sa crise étant probablement finie, il prit un air doux, en employant tous ses soins à me calmer, ne voulant pas me laisser échapper qu'il n'y fût parvenu. Il y réussit enfin, mais au lieu d'avoir augmenté ma curiosité par cette entreprise, il avait excité ma répugnance pour sa liberté. Je ne le vis plus que de mauvais oeil, sa présence me choquait, je voulais conter tout à ma mère, j'étais craintive et embarrassée. Elle distingua que j'étais affectée, et à sa première question sur l'altération de ma gaieté, je lui fis le récit de tout ce qui s'était passé.

L'émotion de ma mère et son air d'effroi m'accablèrent de douleur. Désespérée d'apercevoir combien près elle avait été de perdre le fruit de ses soins, craignant peut-être que je ne lui cachasse quelque chose, elle me faisait mille questions entortillées, pour ne pas m'en apprendre plus que je n'en savais et pour s'assurer que je n'étais pas plus instruite. Je n'avais rien à dire de plus que ce qu'on vient de lire. Elle profita très habilement de la répugnance que mon jeune âge et la pudeur naturelle m'avaient fait éprouver, pour élever l'une et l'autre au plus haut degré ; elle me peignit ma faute d'avoir pu lui taire et regarder comme chose légère le premier excès du jeune homme sous des couleurs si terribles, que je me crus perdue. [...] Je ne sais si elle eut l'intention de pousser les choses à l'extrême, ou si ma sensibilité les y porta plus qu'elle n'avait imaginé, mais je me persuadai que j'étais la plus grande coupable de l'univers, et je n'eus plus de repos que ma mère ne m'eût menée à confesse, où, depuis ma septième année, elle me conduisait deux ou trois fois l'an. »

Extrait 2.

Mais dans cette période des débuts de la Terreur et de l'élimination des Girondins, la femme de l'ex-ministre Roland, qui a démissionné le 21 janvier 1793, ne peut s'empêcher de revenir sur l'actualité. Une longue interruption (six pages au début de la 2e Partie) montre la réflexion amère de celle qui a vécu et participé aux débuts de la Révolution. Sa conscience politique, nourrie des références antiques, s'exprime dans une superbe envolée rhétorique.

« 28 août.

Troisième cahier. Je sens s'affaiblir la résolution de poursuivre mon entreprise ; les maux de mon pays me tourmentent, la perte de mes amis affecte mon courage, une tristesse involontaire pénètre mes sens, éteint mon imagination et flétrit mon cœur. La France n'est plus qu'un vaste théâtre de carnage, une arène sanglante où se déchirent ses propres enfants.

[...] O Brutus ! dont la main hardie affranchit vainement les Romains corrompus, nous avons erré comme toi. Ces hommes purs dont l'âme ardente aspirait à la liberté, que la philosophie avait préparés pour elle dans le clame de l'étude et l'austérité de la retraite, se sont flattés comme toi que le renversement de la tyrannie allait ouvrir le règne de la justice et de la paix ; il n'a été que le signal des passions haineuses et du débordement des vices les plus hideux. Tu disais, après les proscriptions des triumvirs que tu avais plus honte de ce qui avait causé la mort de Cicéron que de douleur de sa mort même ; tu blâmais tes amis de Rome de ce qu'ils se rendaient esclaves plus par leur faute que par celle des tyrans, et qu'ils avaient la lâcheté de voir et de souffrir des choses dont le seul récit aurait dû leur être insupportable et leur faire horreur. C'est ainsi que je m'indignais du fond de ma prison ; mais l'heure de l'indignation est passée, car il est évident qu'on ne peut plus rien attendre de bien, ni s'étonner de rien de mal.

L'histoire peindra-t-elle jamais l'horreur de ces temps affreux et les hommes abominables qui les remplissent de leurs forfaits ? Ils passent les cruautés de Marius, les sanguinaires expéditions de Sylla. Celui-ci, faisant parquer et égorger six mille hommes qui s'étaient rendus à lui, près du sénat qu'il rassure et fait délibérer au bruit de leurs cris douloureux, se conduisait en tyran qui abuse froidement de son pouvoir usurpé : mais à quoi peut-on comparer la domination de ces hypocrites qui, toujours revêtus du masque de la justice, parlant le langage de la loi, ont créé un tribunal pour servir leur vengeance, et envoient à l'échafaud, avec des formes juridiquement insultantes, tous les hommes dont la vertu les offense, dont les talents leur font ombrage ou dont la richesses excitent leur convoitise ?

Quelle Babylone présenta jamais le spectacle de ce Paris, souillé de sang et de débauches, gouverné par des magistrats qui font profession de débiter le mensonge, de vendre la calomnie, de préconiser l'assassinat ? Quel peuple a jamais corrompu sa morale et son instinct au point de contracter le besoin de voir des supplices, de frémir de rage quand ils sont retardés, et d'être toujours prêt à exercer sa férocité sur quiconque entreprend de

l'adoucir ou de la calmer ? Les journées de septembre ne furent que l'ouvrage d'un petit nombre de tigres enivrés ; celles des 31 mai et 2 juin¹ marquèrent le triomphe de la scélératesse par l'apathie de tous les Parisiens et leur aveu tacite à l'esclavage : depuis cette époque la gradation est effrayante ; ce qu'on appelle encore improprement la Convention ne présente que des brigands, vêtus et jurant comme les gens du port, prêchant le meurtre et donnant l'exemple du pillage. Un peuple nombreux environne le palais de la justice, et sa fureur éclate contre les juges qui ne prononcent pas assez vite la condamnation de l'innocence. Les prisons regorgent d'hommes en place, de généraux, de fonctionnaires publics, et d'individus à caractère qui honoraient l'humanité ; la délation est reçue comme preuve de civisme, et le soin de rechercher ou de détenir les gens de bien ou les personnes riches fait l'unique fonction d'administrateurs ignares. »

1. Date de l'exclusion des élus Girondins de la Convention, par la force ; le 3 octobre, les fugitifs seront mis hors la loi, 41 seront mis en accusation, et les 76 qui avaient protesté contre le coup de force du 2 juin sont décrétés d'arrestation. Manon Roland a été arrêtée la nuit du 31 mai par des commissaires du Comité révolutionnaire de la Commune insurrectionnelle. Le Comité de Sûreté Générale la fait élargir pour l'arrêter légalement le 24 juin comme « suspecte », en raison des lettres échangées avec les insurgés girondins du Calvados. Elle est jugée du 24 octobre au 8 novembre 1793, sans avoir le droit de s'exprimer ni d'être défendue.

L'ÉMIGRÉ

SÉNAC DE MEILHAN 1795

III^e Partie, lettre XXXVI

Dans cette lettre, le président de Longueuil, père spirituel du héros, Saint-Alban, réagit à la nouvelle de la perte de sa bibliothèque. Dans ce roman du refus du changement, c'est l'occasion d'un bilan sur la culture de son temps, et sur la Révolution, qui s'ouvre de façon étonnante sur les progrès futurs dont elle peut être porteuse, notamment en matière pénale. Sénac témoigne ainsi de la large diffusion des idées réformistes de Cesare Beccaria (*Des Délits et des Peines*, 1766) au-delà des clivages idéologiques habituels.

●

Lettre XXXVI

Le président de Longueuil au marquis de Saint-Alban

« J'avais beaucoup de livres sur le droit public, étudié en Allemagne avec tant d'application et si négligé en France ; mais cette science, qui fixe les rapports généraux des peuples, et la constitution de plusieurs, cessera bientôt d'occuper les esprits, parce que l'édifice gothique, dont elle donne la description, est miné de toutes parts. ●●●●

La révolution de France, unique en dans son espèce, a donné aux esprits une commotion violente, qui leur a fait parcourir en tous sens les sentiers de l'économie politique et de la législation. Les Français, charmés de leur indépendance, se sont livrés aux plus téméraires conceptions ; ils ont détruit, mais ils ont en même temps creusé, porté la lumière dans les routes les plus obscures, et ils en ont ouvert de nouvelles et forcé les barrières élevées par le préjugé. Un jour viendra où dans le calme on examinera ces nombreuses discussions enfantées au milieu du tumulte et de l'effervescence de l'esprit de parti, et l'on fera paisiblement un choix éclairé de résultats utiles à l'humanité. La peine de mort sera un jour abolie, et n'est-il pas étonnant que ce soit en faisant couler des flots de sang, que ce soit assis sur des monceaux de cadavres, que le Français aura enseigné aux nations à respecter la vie de l'homme ? A-t-on en effet le droit de priver un homme de ce qu'on ne lui a pas donné ? [...] Les jurys en matière criminelle ne peuvent manquer d'être établis, et dès lors vous voyez couler toute la partie de ma bibliothèque relative à la jurisprudence criminelle.

Je m'arrête un instant, mon cher Marquis, parce que je crois vous entendre me reprocher en lisant cette lettre, que je fais l'éloge de la Révolution : mais si je vous disais que j'ai vu des enfants, qui, au sortir d'une terrible maladie, avaient considérablement grandi, serait-ce faire l'éloge de la maladie ? La Révolution a même hâté la marche de l'esprit ; mais cet avantage ne sera jamais la compensation de la millième partie des désordres et des barbaries qui ont fait gémir l'humanité [...]. »

LA NOUVELLE JUSTINE OU LES MALHEURS DE LA VERTU SUIVIE DE L'HISTOIRE DE JULIETTE, SA SŒUR

D.A.F. DE SADE 1801

III^e Partie, lettre XXXVI

Sade réécrit plusieurs fois l'histoire paradoxale des deux sœurs, Justine vertueuse et toujours punie par la providence et Juliette vicieuse et toujours récompensée. La conclusion de la version la plus étendue, *La Nouvelle Justine*, est ici exemplaire. Juliette (Mme de Lorsange) vient de raconter sa vie scandaleuse, dans le long récit inséré qui constitue Juliette ou les prospérités du vice :



C'est ainsi que Mme de Lorsange termina le récit de ses aventures, dont les scandaleux détails avaient arraché plus d'une fois des larmes bien amères à l'intéressante Justine. Il n'en était pas de même du chevalier et du marquis : les vits nerveux qu'ils mirent au jour prouvèrent bien de la différence dans les sentiments qui les avaient animés. Il se complotait déjà quelque horreur, lorsque l'on entendit revenir au château Noirceuil et Chabert, qui, comme on s'en souvient, avaient été passer quelques jours à la campagne, pendant que la comtesse instruisait ses deux autres amis des faits que ceux-ci savaient depuis longtemps.

Les larmes qui venaient d'inonder les belles joues de notre malheureuse Justine, son air intéressant... abattu par autant de malheurs... sa timidité naturelle, cette vertu touchante, disséminée sur chacun de ses traits, tout irrita Noirceuil et Chabert, qui voulurent absolument soumettre cette infortunée à leurs sales et féroces caprices. Ils furent s'enfermer avec elle pendant que le marquis, le chevalier et Mme de Lorsange se livrèrent à d'autres voluptés tout aussi bizarres, avec les nombreux objets de luxure dont était meublé ce château.

Il était environ six heures du soir, quand chacun revint et se réunit ; le sort de Justine fut mis alors en délibération ; et sur le refus formel que fit Mme de Lorsange de garder une telle prude chez elle, il ne fut plus question que de décider si cette malheureuse créature serait renvoyée, ou immolée dans quelques orgies. Le marquis, Chabert et le chevalier, plus que rassasiés de cette créature, étaient fermement tous les trois de cette dernière opinion, lorsque Noirceuil demanda à être entendu.

« Mes amis, dit-il à la joyeuse société, j'ai souvent vu que, dans de pareilles aventures, il devenait extrêmement instructif de tenter le sort. Un orage horrible se forme ; livrons cette créature à la foudre ; je me convertis, si elle la respecte. - À merveille ! s'écria tout le monde. - Voilà une idée que j'aime à la folie, dit Mme de Lorsange, ne balançons pas à l'exécuter. » L'éclair brille, les vents sifflent, le feu du ciel agite les nues ; il les ébranle d'une manière horrible ; on eût dit que la nature, ennuyée de ses ouvrages, fût prête à confondre tous les éléments, pour les contraindre à des formes nouvelles. On met Justine à la porte, non seulement sans lui donner un sol, mais en lui ravissant même le peu qui lui restait. La malheureuse, confuse, humiliée de tant d'ingratitude et de tant d'horreurs, trop contente d'échapper peut-être à de plus grandes infamies, gagne, en remerciant Dieu, le grand chemin qui borde l'avenue du château ; elle y est à peine arrivée, qu'un éclat de foudre la renverse, en la traversant de part en part : « Elle est morte ! » s'écrient, au comble de leur joie, les scélérats qui la suivaient. « Accourez, accourez ! madame ! venez contempler l'ouvrage du Ciel ! Venez voir comme il récompense la vertu : est-ce donc la peine de la chérir, quand ceux qui la servent le mieux deviennent aussi cruellement les victimes du sort ? »

Nos quatre libertins entourent le cadavre ; et quoiqu'il fût entièrement défiguré, les scélérats forment encore d'affreux désirs sur les restes sanglants de cette infortunée ; ils lui enlèvent ses vêtements ; l'infâme Juliette les excite ; la foudre entrée par la bouche, était sortie par le vagin ; d'affreuses plaisanteries sont faites sur les deux routes parcourues par le feu du ciel. « Qu'on a raison de faire l'éloge de Dieu, dit Noirceuil ; voyez comme il est décent ; il a respecté le cul : il est encore beau, ce sublime derrière, qui fit couler tant de

foutre ; est-ce qu'il ne te tente pas, Chabert ? » et le méchant abbé répond en s'introduisant jusqu'aux couilles, dans cette masse inanimée. L'exemple est bientôt suivi ; tous les quatre, l'un après l'autre, insultent aux cendres de cette chère fille ; l'exécrable Juliette se branle, en les voyant faire ; ils se retirent, la laissent, et lui refusent jusqu'aux derniers devoirs. Triste et malheureuse créature, il était écrit dans le Ciel, que le repos même de la mort ne te garantirait pas des atrocités du crime et de la perversité des hommes ! « En vérité, s'écrie Mme de Lorsange en retournant avec ses amis au château, voilà qui m'affermirait plus que jamais dans la carrière que j'ai parcourue toute ma vie. Ô Nature ! s'écrie-t-elle dans son enthousiasme, il est donc nécessaire à tes plans, ce crime contre lequel les sots s'avisent de sévir ; tu le désires donc, puisque ta main punit, de cette manière, ceux qui le craignent, ou ne s'y livrent pas... Oh ! voilà des événements qui comblent mon bonheur, et perfectionnent ma tranquillité. »

[arrive une complice de Juliette, la Durand, qui lui remet une énorme somme d'argent]

« Oh ! mes amis, s'écrie Juliette ivre de joie, aura-t-il tort, celui qui, quelque jour, écrira l'histoire de ma vie, s'il l'intitule :

LES PROSPÉRITÉS DU VICE ? »

DE LA LITTÉRATURE CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC LES INSTITUTIONS SOCIALES

GERMAINE DE STAËL 1800

G. de Staël répond dans *De la Littérature* aux lectures contre-révolutionnaires de l'événement révolutionnaire, en décelant dans les littératures des différentes nations et époques la marche d'un progrès de l'esprit. L'opposition entre littérature du nord (qui va inclure Shakespeare et Goethe) et du midi lui permet de revaloriser la première contre la littérature ancienne, référence de l'esthétique classique. Dans ce début du chapitre 11, elle souligne sa profondeur, liée selon elle à l'imagination et l'expression de sentiments mélancoliques.



« Il existe, ce me semble, deux littératures tout à fait distinctes, celle dont Homère est la première source, celle dont Ossian est l'origine. Les Grecs, les Latins, les Italiens, les Espagnols, et les Français du siècle de Louis XIV, appartiennent au genre de littérature que j'appellerai la littérature du Midi. Les ouvrages anglais, les ouvrages allemands, et quelques écrits Danois et des Suédois, doivent être classés dans la littérature du nord, dans celle qui a commencé par les bardes écossais, les fables islandaises et les poésies scandinaves. Avant de considérer les écrivains anglais et les écrivains allemands, il me paraît nécessaire de considérer d'une manière générale les principales différences des deux hémisphères de la littérature.

Les Anglais et les Allemands ont, sans doute, souvent imité les anciens. Ils ont retiré d'utiles leçons de cette étude féconde ; mais leurs beautés originales portent l'empreinte de la mythologie du Nord, ont une sorte de ressemblance, une certaine grandeur poétique dont Ossian est le premier type. Les poètes anglais, pourrait-on dire, sont remarquables par leur esprit philosophique ; il se peint dans tous leurs ouvrages ; mais Ossian n'a presque jamais d'idées réfléchies ; il raconte une suite d'événements et d'impressions. Je réponds à cette objection que les images et les pensées les plus habituelles, dans Ossian, sont celles qui rappellent la brièveté de la vie, le respect pour les morts, l'illustration de leur mémoire, le culte de ceux qui restent envers ceux qui ne sont plus. Si le poète n'a point réuni à ces sentiments des maximes de morale ni des réflexions philosophiques, c'est qu'à cette époque l'esprit humain n'était point encore susceptible de l'abstraction nécessaire pour concevoir beaucoup de résultats. Mais l'ébranlement que les chants ossianiques causent à l'imagination dispose la pensée aux méditations les plus profondes.

La poésie mélancolique est la poésie la plus d'accord avec la philosophie. La tristesse fait pénétrer bien plus avant dans le caractère et la destinée de l'homme que toute autre disposition de l'âme. Les poètes anglais qui ont succédé aux bardes écossais ont ajouté à leurs tableaux les réflexions et les idées que ces tableaux même devaient faire naître ; mais ils ont conservé l'imagination du nord, celle qui plait sur le bord la mer, au bruit des vents, dans les bruyères sauvages ; celle enfin qui porte vers l'avenir, vers un autre monde, l'âme fatiguée de sa destinée. L'imagination des hommes du nord s'élance au delà de cette terre dont ils habitent les confins ; elle s'élance à travers les nuages qui bordent leur horizon, et semblent représenter l'obscur passage de la vie à l'éternité. »

LE GÉNIE DU CHRISTIANISME

CHATEAUBRIAND 1802

Livre V, chapitre 5, *Ruines des monuments chrétiens*

Sous le titre programmatique des « Harmonies de la religion chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain », qui est celui du Livre V, Chateaubriand propose des pages de description poétique qui illustrent sa volonté de restauration du christianisme, comme valeur à la fois morale et esthétique. Il entend supplanter ainsi la valeur de la perfectibilité, héritée de la philosophie des Lumières, et défendue par Germaine de Staël deux ans plus tôt. A rebours de Volney, dix ans plus tôt, la poésie des ruines, débouche ainsi sur une spiritualité chrétienne.

-

« Les ruines des monuments chrétiens n'ont pas la même élégance que les ruines des monuments de Rome et de la Grèce ; mais sous d'autres rapports elles peuvent supporter le parallèle. Les plus belles que l'on connaisse dans ce genre sont celles que l'on voit en Angleterre, au bord du lac du Cumberland, dans les montagnes d'Ecosse et jusque dans les Orcades. Les bas côtés du chœur, les arcs des fenêtres, les ouvrages ciselés des voussures, les pilastres des cloîtres et quelques pans de la tour des cloches sont en général les parties qui ont le plus résisté aux efforts du temps.

Dans les ordres grecs, les voûtes et les cintres suivent parallèlement les arcs du ciel, de sorte que, sur la tenture grise des nuages ou sur un paysage obscur, ils se perdent dans les fonds ; dans l'ordre gothique, au contraire, les pointes contrastent avec les arrondissements des cieus et les courbures de l'horizon. Le gothique, étant tout composé de vides, se décore ensuite plus aisément d'herbes et de fleurs que les pleins des ordres grecs. Les filets redoublés des pilastres, les dômes découpés en feuillage ou creusés en forme de cueilloir, deviennent autant de corbeilles où les vents portent, avec la poussière, les semences des végétaux. La jubarbe se cramponne dans le ciment, les mousses emballent d'inégaux décombres dans leur bourre élastique, la ronce fait sortir ses cercles bruns de l'embrasement d'une fenêtre, et le lierre, se traînant le long des cloîtres septentrionaux, retombe en festons dans les arcades.

Il n'est aucune ruine d'un effet plus pittoresque que ces débris : sous un ciel nébuleux, au milieu des vents et des tempêtes, au bord de cette mer dont Ossian a chanté les orages, leur architecture gothique a quelque chose de grand et de sombre comme le Dieu de Sinaï, dont elle perpétue le souvenir. Assis sur un autel brisé, dans les Orcades, le voyageur s'étonne de la tristesse de ces lieux ; un océan sauvage, des syrtis embrumées, des vallées où s'élève la pierre d'un tombeau, des torrents qui coulent à travers la bruyère, quelques pins rougeâtres jetés sur la nudité d'un morne flanqué de couches de neige, c'est tout ce qui s'offre aux regards. Le vent circule dans les ruines, et leurs innombrables jours deviennent autant de tuyaux d'où s'échappent des plaintes ; l'orgue avait jadis moins de soupirs sous ces voûtes religieuses. De longues herbes tremblent aux ouvertures des dômes. Derrière ces ouvertures on voit fuir la nue et planer l'oiseau des terres boréales. Quelquefois égaré dans sa route, un vaisseau caché sous ses voiles arrondies, comme un esprit des eaux voilé de ses ailes, sillonne les vagues désertes ; sous le souffle de l'aquilon, il semble se prosterner à chaque pas et saluer les mers qui baignent les débris du temple de Dieu.

Ils ont passé sur ces plages inconnues, ces hommes qui adoraient la Sagesse qui s'est promenée sous les flots. Tantôt, dans leurs solennités, ils s'avançaient le long des grèves en chantant avec le Psalmiste : « Comme elle est vaste, cette mer qui étend au loin ses bras spacieux [Ps. CIII, v. 25.] ! » tantôt, assis dans la grotte de Fingal, près des soupiraux de l'Océan, ils croyaient entendre cette voix qui disait à Job : « Savez-vous qui a enfermé la mer dans des digues, lorsqu'elle se débordait en sortant du sein de sa mère, *quasi de vulva procedens* [Job, cap. XXXVIII, v. 8.] ? » La nuit, quand les tempêtes de l'hiver étaient descendues, quand le monastère disparaissait dans des tourbillons, les tranquilles cénobites, retirés au fond de leurs cellules, s'endormaient au murmure des orages ; heureux de s'être embarqués dans ce vaisseau du Seigneur, qui ne périra point !

Sacrés débris des monuments chrétiens, vous ne rappelez point, comme tant d'autres ruines, du sang, des injustices et des violences ! vous ne racontez qu'une histoire paisible, ou tout au plus que les souffrances mystérieuses du Fils de l'Homme ! Et vous, saints ermites, qui pour arriver à des retraites plus fortunées vous étiez exilés sous les glaces du pôle, vous jouissez maintenant du fruit de vos sacrifices ! S'il est parmi les anges, comme parmi les hommes, des campagnes habitées et des lieux déserts, de même que vous ensevelîtes vos vertus dans les solitudes de la terre, vous aurez sans doute choisi les solitudes célestes pour y cacher votre bonheur !

LE RETOUR D'UN ÉMIGRÉ OU MÉMOIRES DE M. D'OLBAN

*Contenant plusieurs anecdotes relatives à un grand
nombre d'émigrés et de victimes de la révolution*

B. A. PICARD 1803

L'action de ce roman commence en 1800, lorsque la fin des poursuites contre les émigrés, sous le consulat, réveille l'espoir du retour chez un noble, forcé à l'exil en 1794. Il s'est réfugié sans donner signe de vie, par désespoir, et pour éviter à sa famille des poursuites, à Turloskhaven en Islande. De Dantzig, sur le chemin du retour, Olban écrit à son ami Saint-Val, resté en France, pour solliciter sa radiation de la liste des émigrés. Il lui transmet des lettres pour sa fille en attendant de la revoir. La première, après 4 ans de silence, est un journal de ses pérégrinations en Islande. Après avoir expliqué sa décision, et les préparatifs de son départ, il relate le début de son tour de l'île.



Tome I, Lettre XIII
M. d'Olban à sa fille

De Dantzig, le 20 mars

« [...] J'allai de peuplade en peuplade, suivant les balises qui guident les voyageurs de cette contrée, et les avertissent de ne pas pénétrer au-delà, où se trouvent des précipices couverts de neige. Quel pays ! quel séjour ! Les pâturages y sont pourtant excellents, et l'herbe exhale une odeur balsamique. Ces pâturages sont couverts de très bons chevaux. Mais en général l'île est pierreuse et stérile ; le soleil ne s'y montre qu'une moitié de l'année, et disparaît de l'horizon à deux heures de l'après-midi. Une autre particularité distingue ce climat : dans la partie méridionale, la chaleur est le plus souvent plus insupportable qu'au cœur de l'Afrique : dans la partie septentrionale, au contraire, jamais la terre ne se dépouille des tristes livrées de l'hiver. Les aspects lugubres et glacés que je découvrais au loin ; n'étaient pas sans quelques charmes ; ils avaient une singulière analogie avec l'état de mon cœur.

Je voyageais entouré d'animaux féroces : mais ma vie était moins exposée que parmi les tyrans que j'avais laissés en France.

Je voulais fuir la société : pouvais-je mieux m'y soustraire qu'au sein de cette île presque inhabitée ? En parcourant ces plages stériles, le voyageur risque souvent de s'égarer ; il ne voit devant lui qu'un effrayant désert : il chercherait en vain des routes tracées ; mais ce qui le rassure et le console, c'est qu'il n'a point à craindre de voleurs de grands chemins.

L'intérieur de l'île est désert ; on n'y voit que des rochers, dont le sommet est blanchi de neiges éternelles, où l'on ne peut vivre à cause du froid excessif. Le mont Hekla est la plus haute et la plus fameuse de ces montagnes. Il jette à travers les neiges et les glaces, des deux et quelquefois des torrents enflammés. Les Islandais croient qu'une partie de âmes des damnés souffre dans cette montagne, et l'autre est condamnée à geler éternellement dans les glaces qui sont auprès de leur île. Ce terrible volcan lance quelquefois, avec des cendres et des pierres, ponces, un déluge d'eau bouillante. On ne peut habiter qu'à six lieues de distance du mont Hekla. La terre des environs de son sommet brûle les souliers ; et l'eau de quelques fontaines qui s'y rencontrent, bout continuellement à gros bouillons. Depuis que l'Hekla cesse par intervalle de jeter des flammes, cinq montagnes de l'Islande ont eu des irrutions considérables.

Sans ces nombreux volcans, l'île entière ne tarderait pas à être bouleversée.

Les pas de mon cheval, brisant la neige congelée, étaient entendus de chaque famille blotie dans son trou. Le chef sortait la tête du gîte ; je lui demandais, par signe, l'hospitalité. Aussitôt il sortait au-dehors, appelait sa femme, ses enfants ; toutes ces bonnes créatures m'entouraient, me comblaient de marques de bienveillance, et conduisaient sous une espèce d'auvent, palais de ces contrées. Là, pendant que le mari répond à mes questions ; qu'il me donne les renseignements dont j'ai besoin pour me diriger, les enfants allument un grand feu auprès de nous ; la femme fait rôtir des poissons, du bœuf salé ; on sert en même temps une sorte de mousse que les Islandais récoltent, et dont ils tirent une nourriture aussi agréable qu'elle est de facile digestion. »

ADOLPHE

ANECDOTE TROUVÉE DANS LES PAPIERS D'UN INCONNU

BENJAMIN CONSTANT 1816

Composé à partir de 1806 et jusqu'en 1810, ce récit à teneur largement autobiographique, malgré les dénégations de l'auteur, est l'histoire d'un homme empêtré dans une liaison qui ne veut pas finir – écho de ses relations orageuses avec Germaine de Staël qui se dénouera en 1811. Constant, qui a tenu des *journaux intimes*, trouve dans la fiction le moyen d'analyser sa personnalité et ses relations avec les autres. Le chapitre 1 s'ouvre notamment sur la relation avec son père, dont découlent des traits marquants de sa personnalité.

-

« Je trouvais dans mon père, non pas un censeur, mais un observateur froid et caustique, qui souriait d'abord de pitié, et qui finissait bientôt la conversation avec impatience. Je ne me souviens pas, pendant mes dix-huit premières années, d'avoir jamais eu un entretien d'une heure avec lui. Ses lettres étaient affectueuses, pleines de conseils, raisonnables et sensibles ; mais à peine étions-nous en présence l'un de l'autre qu'il y avait en lui quelque chose de contraint que je ne pouvais m'expliquer, et qui réagissait sur moi d'une manière pénible. Je ne savais pas alors ce que c'était que la timidité, cette souffrance intérieure qui nous poursuit jusque dans l'âge le plus avancé, qui refoule sur notre cœur les impressions les plus profondes, qui glace nos paroles, qui dénature dans notre bouche tout ce que nous essayons de dire, et ne nous permet de nous exprimer que par des mots vagues ou une ironie plus ou moins amère, comme si nous voulions nous venger sur nos sentiments mêmes de la douleur que nous éprouvons à ne pouvoir les faire connaître. Je ne savais pas que, même avec son fils, mon père était timide, et que souvent, après avoir longtemps attendu de moi quelques témoignages d'affection que sa froideur apparente semblait m'interdire il me quittait les yeux mouillés de larmes, et se plaignait à d'autres de ce que je ne l'aimais pas.

Ma contrainte avec lui eut une grande influence sur mon caractère. Aussi timide que lui, mais plus agité, parce que j'étais plus jeune, je m'accoutumai à renfermer en moi-même tout ce que j'éprouvais, à ne former que des plans solitaires, à ne compter que sur moi pour leur exécution, à considérer les avis, l'intérêt, l'assistance et jusqu'à la seule présence des autres comme une gêne et comme un obstacle. Je contractai l'habitude de ne jamais parler de ce qui m'occupait, de ne me soumettre à la conversation que comme à une nécessité importune et de l'animer alors d'une plaisanterie perpétuelle qui me la rendait moins fatigante, et qui m'aidait à cacher mes véritables pensées. De là une certaine absence d'abandon qu'aujourd'hui encore mes amis me reprochent, et une difficulté à causer sérieusement que j'ai toujours peine à surmonter. Il en résulta en même temps un désir ardent d'indépendance, une grande impatience des liens dont j'étais environné, une terreur invincible d'en former de nouveaux. Je ne me trouvais à mon aise que tout seul, et tel est même à présent l'effet de cette disposition d'âme que, dans les circonstances les moins importantes, quand je dois choisir entre deux partis, la figure humaine me trouble, et mon mouvement naturel est de fuir pour délibérer en paix. Je n'avais point cependant la profondeur d'égoïsme qu'un tel caractère paraît annoncer : *tout en ne m'intéressant qu'à moi, je m'intéressais faiblement à moi-même. Je portais au fond de mon cœur un besoin de sensibilité dont je ne m'apercevais pas, mais qui, ne trouvant point à se satisfaire, me détachait successivement de tous les objets qui tour à tour attiraient ma curiosité.* »

REMERCIEMENTS

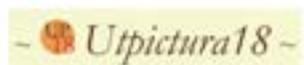
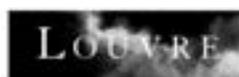
Coordinateur pédagogique
COLAS DUFLO

Coordinatrice techno-pédagogique
LYDIE ROLLIN-JENOUVRIER

Enseignants
Laurence VANOFLEN, Colas DUFLO & Marc-André BERNIER

Designer Graphique
MARIE LONGHI

Partenaires



Ce projet est co-financé par le fonds
européen de développement régional.



Session tournée dans le décor de l'Hôtel de Soubise, Grand cabinet, à Paris

